

Bernard Winter

La cité des illusions

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

La cité des illusions

Invité par un copain de régiment à passer les fêtes de la Saint-Sylvestre à Saint Rabier, une localité qui ne figure sur aucune carte régionale, au fond d'une vallée alsacienne, un ouvrier du livre se trouve rapidement dépassé par des événements fantastiques qu'il ne parvient pas à maîtriser et des rencontres plus surprenantes les unes que les autres.

Comme une mouche prise dans une toile d'araignée, tous les efforts déployés pour tenter de s'en sortir ne feront que l'entraîner plus avant, vers une fin inéluctable.

L'auteur : Comédien, Bernard Winter a promené durant plus de vingt ans son personnage absurde, découvrant sans cesse un monde qu'il ne reconnaît pas, jouant sur les mots et les situations, sur les scènes des cabarets, cafés théâtres, et dans de très nombreux galas en région parisienne.

Là, il entraînait les spectateurs dans des aventures où les vis lisses côtoient des revolvers à cent balles, des boulangers qui font du pain sans levai et des fours plus grands dedans que dehors.

On a également pu le voir au théâtre dans « Les Bonshommes » de Françoise Dorin, « L'escargot » et « Soirées bourgeoises » de Guy Foissy, « femmes de ma vie » de Sébastien Viguié, « Le canard à l'orange » de William Douglas Home, ainsi que dans « Joyeux anniversaire », « L'étrange voyageur » et « La partie fantastique », pièces dont il est l'auteur.

En tant que parolier, il a signé les textes de plusieurs dizaines de chansons interprétées par Chantal, Monique Montréal, Françoise Bousch...

Biographie :

aux Editions André Gérard

Voyage dans l'absurde, Les nouvelles du temps vert

aux Editions La Bruyère

Le secret du vieux Joseph

aux Editions TheBookEdition

La cité des illusions, Les nouvelles du temps vert, La partie fantastique et autres pièces

aux Editions EdiLivre

Le mystère du tableau volé

1. FAITS DIVERS

Lentement, très lentement, l'énorme rotative se met en marche.

Le papier chemine entre les rouleaux et les flancs portant l'empreinte des pages du journal à imprimer. Avec un claquement sec et autoritaire, les couteaux plient et coupent les pages qui, rassemblées, sortent en rangs serrés du ventre à présent bruyant du monstre de métal qui halète sous l'effort. Tout autour de la machine le sol vibre, en communion avec elle.

Paul se redresse, essuie ses mains maculées d'encre à un torchon douteux et va saisir, à la bouche de la machine, l'un des exemplaires fraîchement imprimé du journal. Il jette un rapide coup d'œil aux pages intérieures, s'attarde un instant sur les photos sportives puis me le tend.

Moi, c'est plutôt la une et la dernière qui m'intéressent. Une ultime fois, je les confronte avec la maquette accrochée à un panneau mural. Le bandeau au-dessus du titre, la petite publicité en bas à droite, l'encadré de l'éditorial, les couleurs sont conformes au souhait du metteur en pages.

Pour moi, c'est tout bon.

- C'est OK.

Je rends le journal à Paul. Il me sourit, hoche la tête et va appuyer sur un gros bouton rouge fixé sur l'un des montants de la rotative. L'aboiement d'un klaxon couvre un instant le bruit de la machine.

Comme pour répondre à cet appel, elle augmente son rythme. C'est par paquets de cinquante exemplaires que les journaux se pressent maintenant à sa sortie, sur le tapis roulant, où des mains expertes les cueillent, ficellent et rejettent sur des hauts chariots qui sont acheminés vers le service d'expédition où les camionnettes de livraison attendent leurs cargaisons nocturnes.

Tout tremble dans l'immense salle que le souffle de la machine emplit d'un grondement sourd et ininterrompu. Sur les tables voisines, les cutters et autres objets de petites tailles ont entamé un curieux ballet.

- Alors, ça y est, c'est les vacances ?

- Ben oui, c'était ma dernière édition, ce soir.

- Et tu vas passer tes vacances chez ton frangin, à Guebwiller, comme tous les ans ?

Je souris. Ce que c'est que la force des habitudes.

- Non, pas cette année. Je suis invité par un copain de régiment à Saint-Rabier. Mais enfin, je passerai quand même chez Marco, d'autant que c'est sur ma route. Saint-Rabier est au fond de la vallée de Thann, juste à côté de celle de Guebwiller.

Robert, qui revient de la réserve de papier en poussant devant lui un énorme camembert blanc, s'arrête à notre hauteur.

- Où c'est que tu dis que tu vas en vacances ?

Je me retourne et suis surpris par son air inquiet, réfléchi.

- À Saint-Rabier. Pourquoi, tu connais ?

Il secoue la tête négativement.

- Moi, non. Mais j'ai déjà entendu parler de ce patelin. Je ne sais plus très bien où, ni quand, mais ça va me revenir, c'est sûr.

- Eh bien si ça te revient avant que je ne parte, fais-moi signe.

Il approuve d'un hochement de tête et repart, le front barré de profondes rides, cherchant à se souvenir qui lui a parlé de Saint-Rabier, en poussant à nouveau devant lui l'énorme rouleau de papier.

Paul examine un autre exemplaire du journal. Apparemment tout est en ordre.

- Tu veux y jeter un coup d'œil ?

- Non. Pour quoi faire. Les flancs ne vont pas se modifier tout seuls en cours du tirage.

Il dépose le journal sur une table et, avec un sourire malicieux, me lance :

- Tu vas encore revenir en te plaignant d'avoir trop mangé, comme tous les ans. Moi, à ta place, je ne partirais pas, ça m'éviterait les regrets au retour.

- Bien sûr. Et tant qu'à faire, pourquoi ne pas offrir mes vacances à quelqu'un qui en aurait autant besoin que moi, n'est-ce pas ?

Il approuve :

- Voilà une idée que c'est qu'elle est bonne. Écoute, je vais te faire une proposition honnête : pour t'éviter les tracas du voyage, du décalage horaire, des repas trop copieux, je vais me dévouer. Si t'es d'accord, je pars à ta place.

Évidemment. Je fais mine de réfléchir à cette offre, plaisanterie devenue traditionnelle car depuis près de dix ans que je travaille au journal et que je vais régulièrement passer mes congés de fin d'année en Alsace, Paul me fait, tout aussi régulièrement, la même proposition assortie des mêmes arguments.

Comme je m'apprête, une nouvelle fois, à décliner sa très charitable offre, il enchaîne :

- Et Martine, tu l'emmènes avec toi, où tu la laisses ici ?

Oh, Martine, c'est presque déjà de l'histoire ancienne. Il n'y a rien à en tirer. Elle est belle. Très belle, c'est vrai. Dame, un ancien mannequin... Mais c'est à peu de chose près tout ce qui est susceptible de plaider en sa faveur.

Bien sûr, se promener avec elle, aller voir des films, des concerts et spectacles divers, aller manger au restaurant en sa compagnie, ça a de la classe. Le fait de penser que bien des collègues de travail où des

voisins s'imaginent que nous couchons ensemble, flatte indiscutablement ma petite vanité d'autant que je n'ai jamais rien fait ou dit qui puisse leur permettre de supposer qu'il n'en est rien. Et pourtant c'est, je suis bien obligé de l'admettre, la stricte vérité.

En plus de quatre mois passés à ses côtés, je n'ai jamais réussi à obtenir d'elle la moindre caresse ou toute autre expression physique de la tendresse. Alors, continuer à payer pour maintenir en vie un rêve qui ne se concrétise pas, et vraisemblablement ne se réalisera jamais... Merci bien. Je n'en ai pas les moyens. Pour un prix inférieur, une prostituée en offre davantage et sans tous ces chichis.

Je hausse les épaules.

- Martine, tu sais...

Laissons toutefois planer un doute.

- Ah bon, c'est fini ?

Je n'ai pas le temps de lui répondre, car Robert revient vers nous. Il me semble très inquiet ;

- Tu sais où j'ai déjà entendu parler de Saint-Rabier ?

Il me désigne la rotative qui ne cesse de trépider ;

- Dans le journal.

Je regarde Paul. Il est aussi surpris que moi par l'affirmation de Robert. Toute trace de malice a disparu de ses yeux.

- Dans notre journal ?

Robert approuve :

- Oui, oui. Dans les pages de faits divers.

Puis s'adressant autant à Paul qu'à moi, il poursuit :

- Tu ne te rappelles pas l'histoire de ce gars qu'on a retrouvé errant dans les Vosges, à demi-fou ?

Ni Paul, ni moi-même, ne nous souvenons de cette anecdote.

Robert insiste :

- Mais si. Rappelez-vous. Il racontait des choses sur une « route ronde » et sur je ne sais plus trop quelle histoire de fantômes et de pouvoir fantastique...

- Bon, bon, d'accord. Admettons. Et alors ?

- Ben, je crois bien me souvenir que d'après son frère qui l'a finalement reconnu, il était parti passer ses vacances à Saint-Rabier.

Je sursaute.

- À Saint-Rabier ? Tu en es certain ?

- Oui, oui. D'ailleurs, je crois même que c'était l'hiver dernier. Si tu veux, on peut essayer de retrouver le journal. Suffit de regarder la collection.

Pourquoi pas. Il est une heure quarante et je ne suis pas à cinq minutes près. D'autre part, bien que je ne sois pas vraiment superstitieux, ce genre d'histoire laisse toujours en moi un trouble sentiment de malaise. Autant savoir.

- D'accord, allons-y.

Robert va vérifier le volume de papier restant sur le rouleau.

- J'ai dix bonnes minutes avant le changement de bobine. On y va.

Paul reste là. Il ne peut s'absenter en même temps que Robert.

- Tenez-moi quand même au courant de ce que vous aurez trouvé.

- Bien sûr.

Nous grimpons le petit escalier métallique et débouchons dans la salle des marbres et des linotypes où seuls quelques ouvriers travaillent encore. On range l'atelier et prépare les châssis pour la première édition du matin. Dans un peu moins de trois heures, une nouvelle équipe aura pris possession des locaux.

Tout au fond de la salle, dans une petite pièce incroyablement surchauffée, le fondeur est en train de couler les lingots de plomb qui serviront aux linotypistes du matin.

Dans la salle de presse, il n'y a momentanément plus personne et les machines à écrire dorment dans un silence paisible. Seul le lointain grondement de la rotative qui vibre dans les entrailles du bâtiment, trois étages plus bas, en trouble la quiétude. Les derniers journalistes doivent être en face, au bistrot qui porte le nom du quotidien « Le Temps », à écluser un ultime verre avant de rentrer chez eux.

Archives. Nous y sommes. Toute la vie du journal est là, dans ces quarante volumes, un par année, qui attendent patiemment que quelqu'un vienne leur demander l'indispensable renseignement nécessaire à la rédaction d'un nouvel article.

Robert s'empare de celui de 1984 et feuillette fébrilement les pages de faits divers de la fin de l'année. Je suis sa progression. Je ne saurais expliquer pourquoi je suis si tendu. Je souhaite sincèrement qu'il ne trouve rien.

Les mois défilent rapidement. Novembre, décembre 1984. Il referme le volume et prend le suivant : 1985. Janvier, février. Il se redresse. Il n'a rien trouvé. Je pousse un muet soupir de soulagement.

- Je n'ai vraiment pas le temps de chercher davantage. Il va falloir que je redescende pour aider Paul à changer les bobines. Mais si tu veux, reste encore, toi. Je suis certain que c'est là. Fin 84 ou début 85.

Je décline son offre. Je préfère ne pas apprendre quelque chose qui risquerait de gâter mon bref séjour là-bas. C'est vrai, quoi. Les vacances, c'est pour oublier les problèmes et les soucis quotidiens, pas pour s'en poser d'autres, et si quelqu'un a effectivement eu des problèmes à Saint-Rabier, eh ben ce sont ses affaires et non les miennes. Il n'y a aucune raison pour que je me tracasse au sujet de quelqu'un que je ne connais même pas.

En suivant Robert qui se hâte à travers les salles sombres et silencieuses, je ne peux cependant pas m'empêcher de regretter qu'il ait évoqué ce triste fait divers.

Bof. Après tout, on n'a rien trouvé.

Mais si jamais c'était vrai ?

Et même si c'était vrai...